

Colloque - Hommage à l'écrivain  
Mohammed Dib  
Maison de l'Amérique latine  
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris  
24 Septembre 2013

INSTITUT  
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie  
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine  
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

## L'étrange métier de Monsieur Dib

Il est des villes célèbres qui ont choisi la ruse et l'ironie pour échapper à la stupidité des agences touristiques et à la cupidité des publicitaires. Séville se cache sur les berges chaudes du Guadalquivir ou au milieu des cortèges rutilants de la Pâque andalouse. Venise déroute ses visiteurs sous les loups somptueux de son carnaval. Istanbul dissimule sa nostalgie mystique derrière les façades stoïques de Galata ou dans les eaux tumultueuses de son Bosphore. Tlemcen, pour sa part, n'en finit pas de traîner sa gloire perdue entre le gouffre d'El-Ourit hanté par les rires des jeunes filles mortes et les hauteurs désenchantées de Lalla Setti où errent les fantômes des grands saints aux bures de laine.

Non. Tlemcen n'est pas cette ville joyeuse et nonchalante où des cohortes de vieux messieurs aux allures compassées tournent en rond autour d'un kiosque à la Pagnol. Non. Tlemcen n'est pas ce sanctuaire des fêtes royales où des orchestres célestes font danser des femmes parées comme des idoles. Tlemcen est une ville perverse et retorse qui a appris à tromper le visiteur naïf ou distrait. Car depuis des siècles, un drame couve dans les profondeurs de ses ruelles, au plus sombre de ses hammams, dans la nuit magique de sa campagne fleurie où tant de poètes se sont égarés. Pour y avoir passé une partie de mon enfance, je sais aujourd'hui que la réputation de la «ville d'art et d'histoire» est un attrape-nigaud imaginé par les responsables du Syndicat d'initiative à l'usage du touriste frivole ou définitivement crédule.

L'homme qui m'a ouvert les yeux sur l'autre visage de Tlemcen s'appelle Mohammed Dib. C'est un écrivain connu que ses compatriotes admirent ou jalouent sans bien entendu soupçonner l'étendue de ses pouvoirs. Van Gogh et Bosch passaient pour de doux débilés ou d'étranges exaltés. Ils traversaient les miroirs et leurs mains enfantaient des monstres. Ils parcouraient les années-lumière de leurs galaxies baroques en sautant d'un rêve à l'autre. Sous le ciel étoilé de l'été africain, les mûriers de Tlemcen bruissent des amours du bombyx et l'allée des Pins attend le retour des iriacés. C'est décidément un singulier métier que celui de Monsieur Dib.

Lorsque j'étais plus jeune, je croyais moi aussi à toutes nos légendes. Sidi Boumediène et sa mule, Sid El-Halwî et ses sucreries, Rûh El-Ghrîb et son poème sanglant. J'aurais d'ailleurs dû m'inquiéter de ce détail. Les ravins et les grottes résonnent encore de sa douleur. Le tragique d'une ville ne se lit pas seulement sur les ruines de sa mémoire. Il faut un peu d'imagination pour percevoir les efflorescences du crime sous la patine des habitudes. Il faut seulement un peu de patience pour déchiffrer le sens du mystère par-delà les évidences du rituel. Monsieur Dib a commencé à tisser sa toile il y a bien longtemps. Sur le cadre de son métier, il a tendu une trame de fils rouges et de fils noirs. Rouge pour les jours de réjouissances. Noir pour les jours de deuil. Mais les fils se sont si bien enchevêtrés, la trame est si serrée que le dessin n'apparaît pas. En fait, il ne se laisse apprivoiser que lorsque l'on accepte de s'en déprendre.

Alors le signe parle. C'est une histoire de brume et de souffrance. Elle commence loin sur les plateaux désolés, quand le vent-toréador pousse sa botte assassine à travers les gisements d'armoise et les jardins de pierres. Le souffle du désert m'apporte l'haleine des holocaustes et vient réchauffer ma joue lorsque je pose ma tête sur le bourâbah que ma grand-mère a jeté sur mon sommeil. Au long des jours d'hiver où le soleil transi se traîne contre les murs lépreux, Tlemcen a froid et la pluie disperse les ombres jusque sur les terrasses ouvertes à toutes les bourrasques. Je passe devant le four banal sans oser entrer. Les flammes me dévoreront peut-être comme elles ont dévoré les mécréants devant l'Eternel. En attendant, une odeur de pain et de cacahuètes grillées se répand amoureusement dans le derb abandonné.

Monsieur Dib file la métaphore sur son métier et voilà qu'elle me transporte au seuil du marabout où les visiteuses du vendredi relèvent déjà leurs voiles. Le puits est là et la margelle où la chaîne a laissé sa trace légendaire. Les murmures de la foule font frissonner les oliviers et les morts ruissellent dans leurs tombeaux. Des fous ont brûlé le cénotaphe. Demain j'irai prier aux vergers d'éternité où les oiseaux nichent dans la flamme verte des cyprès. Pour l'heure, j'attends le galop du preux destrier qui arrive du couchant. Il circumbulera trois fois autour de mon enfance pour exorciser mes vieux démons.

En descendant de Mansourah, le paysage halluciné s'est figé en noir et blanc dans une posture nostalgique. Monsieur Dib a éteint la lumière. Sur la place ténébreuse, les platanes font des rêves cruels. Tlemcen s'enfonce dans sa nuit sauvage.

Mourad Yelles